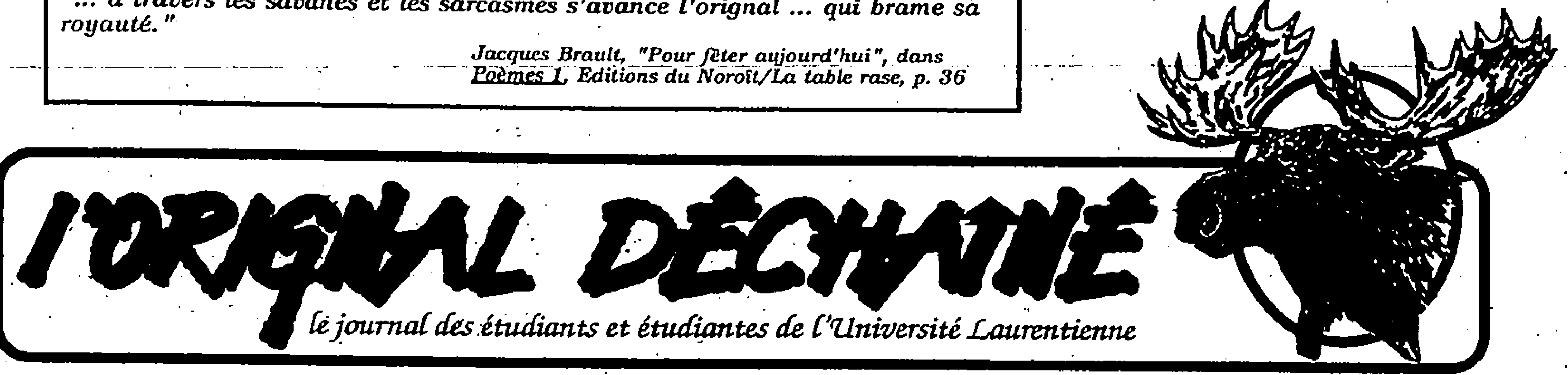
Pensée orignale

"... à travers les savanes et les sarcasmes s'avance l'orignal ... qui brame sa royauté."

Jacques Brault, "Pour fêter aujourd'hui", dans Poèmes 1, Éditions du Noroît/La table rase, p. 36



volume 4, numéro 3 - mardi 16 octobre 1990

Enfin le recyclage à Sudbury

Programme vert de boîtes bleues

Depuis le début de l'année universitaire traînent à l'Entre-Deux des boîtes de carton enveloppées de papier bleu, en attendant que les boîtes bleues arrivent. Mais en fait, ces boîtes bleues qui serviront au recyclage arriveront-elles un jour à Sudbury?

Geneviève Ribordy

Lundi, le 1er octobre, avait lieu à la Bibliothèque Publique de la rue MacKenzie une session d'information sur le programme de recyclage qu'entreprendra enfin la région de Sudbury.

Cette session réunissait Dennis Onn, du Ministère de l'Environnement, David Caverson, Ingénieur en recyclage pour la Région de Sudbury, Peter Wong, qui siégeait en tant que président du sous-comité ad hoc du recyclage du Conseil Régional, Frank Mazzuca, président du comité d'ingénierie du Conseil Régional et le président de la session, David Pearson de Science Nord.

Ils s'étaient regroupés pour annoncer d'abord l'établissement d'un programme de recyclage à Sudbury, puis pour répondre aux questions des citoyens. Mars 1991 a été donné comme date officielle pour la mise en marche du programme. Peter Wong a même évoqué la possibilité de voir le programme se mettre en branle avant cette date.

Depuis 1983...

Il a fallu plusieurs années pour voir enfin se réaliser ce projet. Voilà depuis 1983 qu'il est en voie de planification. En 1983 avait été rédigé le premier rapport du Conseil Régional. En 1987, le projet avait vraiment débuté lorsque les membres du Conseil avaient rencontré le ministère de l'Environnement et un nouvel organisme: OMMRI (Ontario Multi-Material Recycling Inc.). OMMRI est un organisme formé de différentes compagnies, y compris des industries de boissons gazeuses et des compagnies de gestion des déchets. OMMRI fut fondé en 1985 en réponse à la pression du public, qui se demandait pourquoi il était écrit "recyclable" sur les canettes qui n'étaient pas recyclées.

En 1989, les prévisions budgétaires furent établies, et enfin, en juin 1990, le ministère de l'Environnement approuva le programme de recyclage.

Question d'argent

La mise en place du programme a également été retardée pour des raisons de coût. Qui allait payer? Un programme de recyclage dans la région de Sudbury, qui couvre 3200km^2, entraîne beaucoup de frais, surtout au niveau du transport: en effet, des camions doivent parcourir toute la région pour ramasser les déchets, et ensuite les conduire dans le Sud de l'Ontario car, fait regrettable, il n'existe pas de compagnies de recyclage dans le Nord. En fin de compte, il fut décidé que le ministère de l'Environnement et le OMMRI assumeraient 50% des coûts la première année, ce financement diminuant graduellement pour atteindre 10% dans cinq ans.

En mars, ce seront donc 52000 boîtes bleues qui seront distribuées dans la région de Sudbury. Le programme de recyclage comprend, dans une première phase, la collecte de verre, de journaux et de canettes. Toutes les habitations à famille unique recevront une de ces fameuses boîtes bleues. Ces boîtes, dans lesquelles seront placés pêle-mêle les articles recyclables seront déposées par les utilisateurs au même endroit que le sont les poubelles, au bord de la route, et vidées de la même façon.

Seconde phase

La seconde phase du projet, qui sera entreprise plus tard, s'étendra aux habitations comprenant de nombreuses familles, telles que les blocs-appartements. Lors de cette seconde phase, divers déchets plastiques seront aussi ramassés.

On n'a pas indiqué si le programme de recyclage toucherait les lieux de travail, ou même l'Université Laurentienne. Étant donné la quantité de papier qui circule tous les jours entre les murs de l'Université Laurentienne, il serait nécessaire que le programme de recyclage comprenne cette institution. Sans compter les nombreux étudiants des résidences qui eux aussi ont des déchets ménagers.

À la réunion, certains membres de l'assistance ont fait remarquer, bien pertinemment, que tous les niveaux de gouvernement se penchent beaucoup trop sur le troisième R – recycler. Rappelons que les trois R comprennent, réduire, réutiliser et recycler. Il serait nécessaire de consacrer une part des budgets aux deux autres R, c'est-à-dire à encourager la réduction et la réutilisation. Un membre de l'auditoire a suggéré que les gouvernements s'arrêtent simplement sur le recyclage parce que lui seul génère des revenus.

Notons, pour finir, que Sudbury est la dernière ville de plus de 100 000 habitants de tout l'Ontario à implanter un programme de recyclage.

Les orignaux qui se sont déchaînés dans ce troisième numéro de l'an 1990 :

À la rédaction : Geneviève "Dis Allo!" Ribordy, Yolande "Dis au revoir!" Jimenez, Didier "Mange d'la m..." Kabagema, Natalie "sans cédille" Melanson, Robert "deux s pas de queue" Poisson, Marie-Noël "chauffard" Shank, Alain "cowboy des temps modernes" Harvey, Bruno "Ti-Gus des bus" Gaudette, Luc "Cabrel" Comeau, Claudine "nostalgique" Moïse et Jean-Charles "UFO" Cachon.

Au montage : Jean-Sébastien "Bach" Busque, Mireille "la boucane" Ménard, Nicholas "nouille" Ducharme, Normand "mange d'la m..." Renaud, Geneviève Ribordy, Yolande Jimenez, Robert Poisson, Alain Harvey et meuh spécial à Marie-Noël Shank, la contremaître de cette session de montage.

Aux illustrations : Robert Poisson

Aux livres comptables : Pierre J. Perreault, le gardien du trésorignal

Aux envois aux abonnés : Marie-Anne "la maîtresse" Levac, Sandra Lee "invisible" Dowse

À la correction et à la mise en colonnes : Geneviève Ribordy, Yolande Jimenez, Normand Renaud

À la dactylographie : Sandra Lee Dowse, Marie-Noël Shank

À la lecture : (Inscris ton nom ici !) ....

À TOUS ET TOUTES, UN MEUHGNIFIQUE SALUT ORIGNAL : ***MEUH !***

Le prochain numéro de l'Orignal sortira des marais le mardi 30 octobre. La date de tombée des articles et des annonces est le mercredi 24 octobre. Fais quequ' chose !

Rome ne s'est pas démolie en un jour ✌

Depuis l'annonce, dans le dernier Orignal déchaîné, de l'arrivée de l'Université de l'Ontario français, on a décidé de démolir l'Université Laurentienne. En effet, tous ont pu assister à la démolition récente des piliers qui devaient soutenir le nouveau centre étudiant. Prochaine démolition prévue: la tour d'ivoire.

Revendications des Amérindiens

Les premiers seront les premiers

Avec les événements d'Oka, le débat autochtone, comme on pourrait le nommer, suscite de plus en plus de discussions.

Geneviève Ribordy

Il est enfin devenu clair aux yeux de tous que la question amérindienne n'a pas été réglée en 1867 avec la Confédération, ni avec les nombreux traités signés au tournant du siècle, notamment lors de la construction du chemin de fer Canadien Pacifique. Enfin, les Amérindiens ont réussi à sortir de l'ombre où on les avait relégués, même s'il a fallu pour cela utiliser la force, ce que les chefs des premières nations réprouvent.

La réaction des Non-Amérindiens est divisée devant ce mouvement amérindien. Au Québec, d'après ce que j'ai pu comprendre, les revendications territoriales et gouvernementales des Amérindiens entraînent une certaine crainte: les demandes des Autochtones entrent en conflit avec la volonté du Québec de se faire reconnaître comme société distincte. Il a déjà assez de mal à faire reconnaître la particularité de sa province, voilà maintenant qu'on veut la diviser en plusieurs nations et en plusieurs territoires.

Comme les Québécois

Le Québec devrait être le premier à comprendre les revendications des Amérindiens. Ce sont les revendications d'un, ou plutôt de plusieurs peuples qui refusent de disparaître. Alors qu'aujourd'hui on fait tellement de bruit autour des espèces animales en voie de d'extinction, on devrait aussi se soucier des espèces humaines en voie de disparition. Comme les Québécois, qui depuis 1763, luttent pour survivre dans un monde inondé d'Anglais, les Amérindiens luttent eux contre les Anglais et les Français. Les Québécois, les Amérindiens, eux qui étaient là avant, luttent, comme toutes les minorités du monde, contre des envahisseurs. Par ce fait même, ils croient qu'ils ont un droit à cette terre qu'ils ont habitée en premier.

Mais les Amérindiens ont plus que les Québécois à défendre. Les Québécois, qu'ils le veuillent ou non, sont essentiellement de souche européenne comme les Anglais, leurs envahisseurs. Ils partagent avec eux le même mode de vie, les mêmes valeurs... Ils ne diffèrent que de langue et de quelques coutumes. Pour les Amérindiens, c'est tout un mode de vie différent: langue, activités, coutumes, valeurs et j'en passe.

Premiers venus

Les Autochtones n'ont jamais immigré ici. Ils étaient les premiers Canadiens. Pourquoi devraient-ils abandonner leurs coutumes et leur style de vie pour s'adapter à ceux de ceux qui les ont envahi?

Il est tout à fait légitime pour eux de vouloir conserver leur culture. Voilà pourquoi ils sont limités aux réserves indiennes. S'ils les quittent, ils perdent leur identité amérindienne. Les Amérindiens, pour la plupart à l'origine nomades et grands voyageurs, sont consignés à des réserves plus au moins petites, où ils vivent une vie difficile, la plus pauvre du Canada. C'est le prix qu'ils paient pour garder leur culture.

Mais aujourd'hui, les Amérindiens s'affirment enfin. Ils veulent aussi leur propre place dans ce pays qui était d'abord le leur. Ils veulent pouvoir vivre comme le faisait leurs ancêtres sur cette terre d'Amérique.

Cela ne veut pas dire pour autant que les Amérindiens veulent se séparer du Canada ou du Québec. Ils veulent participer au gouvernement en ce qui les concerne. Ils sont certainement prêts à cohabiter pacifiquement avec les Blancs qui se sont installés sur leurs terres. En fait, ils demandent tout pour avoir un peu. Ce sera toujours mieux que rien.

Les université bilingues défendront-elles nos intérêts, ou les leurs?

Négocier l'université franco-ontarienne

Les lignes téléphoniques du ministère des Collèges et Universités risquent bien de ne pas dérougir de si tôt.

Jean-Charles Cachon

Du côté collégial, les vingt-trois présidents des collèges communautaires vont presser le nouveau ministre, M. Richard Allen, ex-critique du NPD aux affaires francophones, de leur accorder des fonds additionnels. Les recteurs des quinze universités ontariennes ne manqueront pas de demander audience à l'ancien professeur d'histoire sociale afin de lui décrire la misère de leurs campus surpeuplés à cause du sous-financement des universités.

Dans ce ballet réglé d'avance, les deux universités bilingues vont se sentir obligées de prendre position dans le dossier de l'université d'expression française.

Trois points de vue

Elles peuvent choisir entre trois points de vue:

1) Déclarer que tout va bien, que les programmes en français progressent, masquant ainsi les affronts infligés à la communauté franco-ontarienne (Villefranche : la deuxième université française hors-Québec, installée... en France!) et leur refus de donner aux francophones le plein contrôle de leurs ressources financières, humaines et physiques. Cela consisterait à répéter le sempiternel discours du manque de fonds (alors que Laurentian vient d'avoir un surplus budgétaire, au profit, de 2,2 millions de dollars) et exiger du gouvernement de fournir aux administrations anglaises encore plus de financement pour, dira-t-on, accroître les programmes offerts en français. En réalité, l'accroissement de ces sommes ne fait qu'accentuer le gâchis et crée des postes administratifs inefficaces.

2) Déclarer leur appui envers la création de services universitaires coordonnés par la province, pourvu que les fonds actuellement versés aux universités bilingues soient maintenus. Cette attitude mesquine et cynique est celle qu'ont adoptée les collèges Cambrian et Northern dans le dossier collégial. Avant la création du collège Cité Collégiale, le collège Algonquin avait, lui aussi, présenté ce point de vue. Lent à comprendre, mais fin politique, l'ex-ministre Sean Conway avait rapidement éconduit de telles prétentions en ordonnant le transfert des fonds générés par les francophones d'Algonquin vers la Cité Collégiale.

3) Appuyer pleinement le transfert de fonds vers l'université française, encourager sa création rapide et préparer la transition. Cette dernière impliquerait:

a) Le transfert des programmes en français vers la nouvelle université;

b) La création d'un plan de restructuration des programmes et des départements et facultés désormais unilingues à Ottawa et Laurentian.

Conséquences minimes

Nos amis de l'anglophonie laurentienne se demanderont quelles seront les conséquences du nouvel état de fait. Il est permis de penser qu'elles seront minimes, pourvu que les deux institutions, désormais membres du même "club" à part égale, puissent s'entendre. En d'autres termes, le succès de la phase de transition dépendra partiellement de la bonne volonté des deux parties. Le maintien ou l'expansion des programmes en anglais ne dépendra plus (notamment en sciences) du recrutement d'un plus grand nombre de francophones de la région, obligés d'étudier en anglais, mais de leur capacité à développer des programmes de valeur, susceptibles de détourner la clientèle sudburoise qui préfère le sud de l'Ontario. En d'autres mots, la nouvelle Laurentian devra se prouver face à ses concurrentes sans le bénéfice de l'appoint "miracle" exploité en ce moment: la clientèle francophone captive.

A Sudbury, comme à Ottawa, la question de la réappropriation va se poser. Depuis 1960 dans un cas, 1965 dans l'autre, ces deux universités ont profité largement de leur présence française. Nous avons édifié des collections dans les bibliothèques, nous avons créé des programmes, contribué de notre poche et donné de notre temps sans compter la création de programmes et d'installations divers. Nous ne saurions partir sans compensation. Des modus vivendi seront à négocier.

Collège et Université français

A Sudbury, la création simultanée d'un campus du collège du Nord et de l'université de l'Ontario serait logique. La commission Bourdeau, lors de sa visite au mois de mai 1990, s'interrogeait sur la possibilité de créer un campus postsecondaire francophone à Sudbury. La communauté locale y est favorable. Du côté anglophone, le même type de discussion est amorcé parmi les membres influents de la communauté universitaire. Divers sites sont proposés pour le campus français (centre-ville, côté Est de la rue Notre-Dame etc...). Les deux communautés semblent prêtes à divers accommodements.

Quoiqu'il arrive, la création d'un campus postsecondaire francophone à Sudbury ne peut représenter que de bonnes nouvelles pour une municipalité qui voit sa population décliner (170 000 en 1971 contre 148 000 en 1986, selon statistique Canada). L'impact économique de la création d'un campus postsecondaire nouveau, localisé près du centre-ville, ne pourrait que revitaliser une économie déclinante, frappée de plein fouet par les taux d'intérêts exagérés que nous connaissons.

Promesses à négocier

Dans sa générosité coutumière, le Nouveau Parti démocratique de l'Ontario a pris, dans ses années d'opposition, un nombre considérable d'engagements à l'égard de la population franco-ontarienne. Les promesses incluent la déclaration d'une province bilingue. Cependant, un parti au gouvernement se doit de négocier ses options passées. Or, à toute fin pratique, les Franco-Ontariennes et les Franco-Ontariens ont moins besoin d'un bilinguisme officiel qui sonnerait creux que d'institutions qui leur permettent de gérer leurs affaires propres. Que l'on crée donc ces institutions collégiales et universitaires, le bilinguisme officiel, quel que soit le parti au pouvoir, ira, alors, de soi.

ÉDITORIGNAL

Les multiculturelles se font valoir contre les Franco-Ontariennes

Une stratégie regrettable

(Dans le texte qui suit, le féminin est utilisé seul uniquement dans le but d'alléger le texte. Les termes féminins font référence aux hommes également.)

L'AMFO (l'Association multiculturelle française de l'Ontario) aurait reçu dernièrement 150 000$ du Secrétariat d'État pour permettre à l'organisme de grandir. Le mandat de l'AMFO serait de défendre l'égalité pour tous les groupes. Et dans cette optique, elle estime que le gouvernement n'a pas à favoriser la communauté franco-ontarienne et ne devrait pas débourser de l'argent pour des services en français. Et toujours dans cette optique, l'AMFO, qui tout le monde le sait, est le souffre-douleur des Franco-Ontariennes! - considère que le bilinguisme officiel n'est pas

Yolande Jimenez

Je ne comprends pas que des groupes de parents de multiculturelles à Toronto refusent que le drapeau franco-ontarien flotte dans la cour d'une école secondaire francophone parce que ça n'est pas leur réalité. Et la réalité des Franco-Ontariennes qui se sont battues pour des écoles secondaires francophones, des services en français, des conseils scolaires francophones, des collèges francophones, autant de services dont les multiculturelles profitent maintenant, qu'en font-elles de cette réalité?

Depuis plusieurs années, des groupes multiculturels francophones, de Toronto en particulier, gémissent parce que les Franco-Ontariennes ne les aiment pas, ne respectent pas leurs différences, ne les accueillent pas, etc... Je ne comprends pas la stratégie de l'AMFO.

Je ne comprends toujours pas

Que les francophones d'ailleurs demandent le droit à la différence. Je comprends! Mais qu'elles essayent de l'acquérir en mangeant la laine sur le dos des Franco-Ontariennes. Ça, je ne comprends pas. Et je ne le prends pas!

Et si je devenais raciste moi aussi? Pourtant... Je suis consciente que la communauté franco-ontarienne n'est plus une communauté de bûcherons, mineurs, ou francophones de souche et catholiques, mais une communauté multiculturelle et multiclasses. Je suis aussi consciente que dans le passé, un organisme comme l'ACFO (L'association canadienne-française de l'Ontario) n'a peut-être pas su accueillir ces francophones d'ailleurs.

À chacun ses torts

On n'a qu'à se souvenir de la dernière assemblée annuelle de l'ACFO. Alors que le débat gronde depuis longtemps, l'ACFO se décide enfin à faire passer une proposition qui vise à faciliter l'intégration des multiculturelles francophones dans la communauté franco-ontarienne. Et je me souviens des inquiétudes exprimées dans les ateliers. "Et qu'arrivera-t-il de l'identité franco-ontarienne?" Le sentiment d'être menacé par la différence est universel, donc aussi franco-ontarien, et il est encore souvent exprimé.

Certes, la communauté franco-ontarienne ne sera que plus forte si elle ouvre ses portes à d'autres cultures francophones et ses revendications ne pourront être que plus légitimes. Mais les revendications des multiculturelles ne seront pas plus légitimes si elles refusent aux Franco-Ontariennes le même droit à la différence qu'elles réclament. On n'a qu'à voir ce qui se passe au Québec qui aspire à une société distincte mais qui la refuse aux autochnones.

Je suis persuadée que les jeunes Franco-Ontariennes sauront faire une place aux francophones d'ailleurs. Et je suis persuadée aussi qu'il y a une volonté d'oublier les vieilles chicannes.

Plus multiculturelle que moi, tu meurs

Après tout, nous, Franco-Ontariennes pouvons prétendre aussi au multiculturalisme puisque nous vivons quotidiennement deux cultures (au moins)... Mais qu'on ne vienne pas me dire que je suis une parlante français, alors que je vis en Ontario et que ma langue est le français. Les multiculturelles francophones veulent s'appeler des parlantes français, avoir leur propre structure... Qu'elles le fassent. J'appuie leurs revendications. Mais qu'elles m'appellent par mon nom et qu'elles respectent mes revendications. Tant que je demeure ici, je suis Franco-Ontarienne.

Et pour ceux qui croiraient que je suis une Franco-Ontarienne de souche qui se sent menacée dans son identité culturelle, je rajoute une petite note autobiographique. Je viens moi-même d'arriver de France où je suis née de parents espagnols. Bilingue, je le suis. Le sentiment d'appartenir à une culture, je le comprends. Et je suis aujourd'hui un mélange de Française, d'Espagnole et de Franco-Ontarienne. De l'identité culturelle, j'en ai en masse dans mes valises. Assez pour prétendre être une multiculturelle... franco-ontarienne!

La connaissance: Un privilège?

La bibliothèque a ses chéris

La Bibliothèque Desmarais, qui a été inaugurée il y a quelques mois de cela, brille aujourd'hui de tous ses éclats.

Didier Kabagema

C'est un bâtiment qui a coûté les yeux de la tête. Et c'est au prix de détours et de vacarmes infernaux qu'on a vu s'ériger le splendide édifice qui fait la fierté de bien des étudiants et des professeurs de l'Université Laurentienne. Le luxe de cette architecture qui s'inspire d'un certain baroquisme, ne rejaillit malheureusement pas forcément sur ceux qui y travaillent.

L'idée de faire des salles d'études indépendantes est à mon avis intéressante. Il y a des petits bureaux isolés entourés de grandes vitres pour les plus studieux d'entre nous. Même si on a l'impression quelques fois de se trouver observé comme un poisson dans son aquarium, il reste que l'on a des endroits adéquats pour étudier à la bibliothèque.

Une question me vient pourtant à l'esprit: pour quelle raison y-t-il des salles qui sont réservées aux étudiants effectuant des études supérieures alors que les autres étudiants, de niveau inférieur, doivent être au moins deux pour avoir une salle où travailler ? Considère-t-on qu'ils ont moins de travail? Dans le cas où cette hypothèse s'avère vraie, on aurait ici un cas de discrimination académique. Ceci ne m'étonnerait pas. La connaissance a toujours été un privilège.

Chronique de l'A.E.F.

Une transition bien orchestrée

Stéphane Gauthier, qui était président de l'Association des Étudiants de l'Université Laurentienne, a donné sa démission le 4 octobre dernier. Son départ était prévu depuis bien longtemps. Stéphane avait accepté la présidence parce qu'il savait qu'il aurait, pendant l'été, le temps libre nécessaire pour bien organiser la rentrée de septembre et relancer l'AEF. Si nous avons commencé l'année en force, c'est largement grâce aux efforts de Stéphane et des collaborateurs qu'il a su rallier. Stéphane entreprend un voyage bien mérité en Europe. Nous le remercions vivement de son bel engagement envers l'AEF et nous lui souhaitons un très beau voyage.

Comme le stipule l'article 11 de la constitution de l'A.E.F., le vice-président devient automatiquement président de l'Association. C'est moi, Didier Kabagema, qui est maintenant chargé de diriger l'A.E.F. J'ai pour cela travaillé en collaboration avec Stéphane Gauthier depuis plusieurs mois.

J'ai l'honneur en tant que président de l'Association de vous présenter le conseil qui m'épaulera pour vous servir tout au long de cette année académique. Les membres qui le composent ne me sont pas inconnus. Bien au contraire, nous avons pu à maintes reprises nous rencontrer afin de mettre en place une technique de travail qui nous a déjà permis de revitaliser les services et activités mis à votre disposition.

Membres du Conseil de l'A. E. F.

Didier Kabagema	Président
Carol Lynn Therrien	Vice-présidente
Marcel Rouleau	Secrétaire-Trésorier
Jacques Taillefer	Sénateur
Julie de la Riva	Publiciste
Jacqueline Chasqueira	Socio-culturelle
Edith Lavallée	Rep. U. de Sudbury
Christine Lefebvre	Rep. U. de Sudbury
Carole Patry	Rep. Hors-Campus
Daniel Roy	Rep. Humanités
Josée Valiquette	Rep. Sciences sociales
Pauline Caza	Rep. Sciences

L'Université Laurentienne a mis un télécopieur au service des étudiants. Plus de sueurs froides chez certaines personnes pour monter au onzième étage. Il se trouve au bureau du directeur des Services salle L-1025 de l'édifice R.D. Parker. Mais son utilisation entraîne quand même des frais d'utilisation d'environ quinze cents. Le numéro du télécopieur est: (705) 675-4812 Pour plus de renseignements, composez le numéro 6597.

Didier Kabagema

Une entrevue avec Micheline Tremblay, responsable des nouveaux cours de cinéma

La fille des vues

Alors, il y a un nouveau programme de cinéma en français à l'Université Laurentienne?

Geneviève Ribordy

Voilà la question que je posais à Micheline Tremblay, la responsable du programme. En fait, même si le CÉFO a accepté de financer ce programme sur 4 ans, le programme lui-même n'est pas encore officiellement approuvé par le Sénat.

Micheline Tremblay, pour le moment engagée comme membre du département de Français, a comme responsabilité de faire une étude de faisabilité pour prouver la rentabilité de ce programme: prouver que la clientèle étudiante pour un tel programme existe, qu'un programme de cinéma est réalisable sans entraîner trop de coûts en termes d'achat d'équipement, que les débouchés existent pour les diplômés. Lorsque l'étude de faisabilité sera présentée au Sénat et que COPA (comité de planification académique) aura donné son accord, un programme de cinéma en français existera alors à l'Université Laurentienne.

Plus de cours

Pour le moment, Micheline Tremblay est aussi responsable, cette année, d'enseigner les deux demi-cours de première année qui ont été officiellement approuvés. Ces cours, *Introduction au langage cinématographique* et *Histoire du cinéma* sont au curriculum du département de français. Ces cours avaient été déjà donnés l'an passé, à la charge du Département de Français.

Pour l'an prochain, on espère offrir quatre nouveaux cours de 2e année, qui permettront aux étudiants de poursuivre leurs études en cinéma. Ces cours, qui comprennent *Analyse de film*, *Le récit filmique*, *Le cinéma nord-américain d'expression française* et *Le cinéma français*, ont été approuvés par le Département de Français; ils doivent maintenant être approuvés par le conseil des humanités, le CEF et COPA.

Le programme, jusqu'à nouvel ordre, continuera de faire partie du Département de Français, comme Film Studies fait partie du département d'Anglais.

Orientation différente

Mais le programme français sera d'une orientation différente. Alors que dans les cours en anglais, on visionne les films pour ensuite en discuter, en français on tentera d'abord de munir les étudiants des outils nécessaires à la critique de film. Le programme comprend ainsi trois grandes parties: d'abord une approche culturelle, dans laquelle on tentera d'apporter à l'étudiant une bonne culture de base du cinéma; ainsi, les étudiants verront des films et apprendront à les connaître.

Dans une deuxième partie, on étudiera la théorie et le langage cinématographique, l'analyse et la critique de films. Tout le travail se fera à partir de films: en effet, une fois la théorie et les techniques étudiées, on visionnera un film pour y déceler l'application de ces méthodes.

Enfin, durant la quatrième année du programme, on encouragera la création. L'étudiant aura alors l'occasion de créer un film, en passant par les diverses étapes: le scénario, le découpage, le montage, etc... ce qui remplacerait le mémoire de bac. Cette dernière année offrirait donc des cours aux mordus du cinéma, alors que des cours de 1ère et de 2e année attireraient tout le monde, même ceux qui ne veulent pas de concentration en cinéma.

En effet, cette année, Micheline Tremblay a été étonnée de voir des gens de toutes les disciplines dans sa classe: d'Histoire, de Commerce, de Service Social, d'Éducation... Cela prouve que le film intéresse tout le monde. Un de ces étudiants lui a révélé qu'il regardait en moyenne trois films par semaine. A ce rythme-là, il est nécessaire d'apprendre à être critique envers les films que l'on visionne.

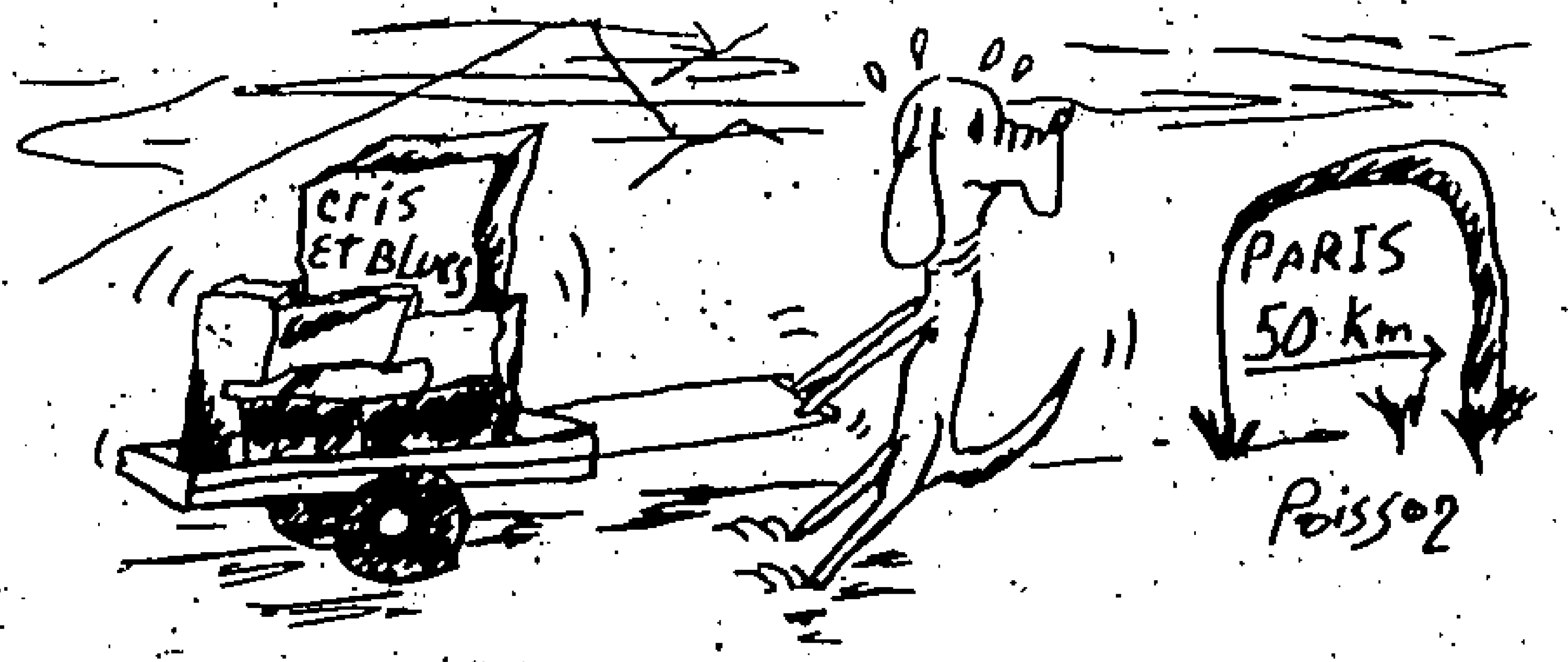
Une meilleure publicité

Cette année, la classe de cinéma comprend dix étudiants, soit trois de plus que l'an passé, et ce sans qu'aucune publicité n'aie été faite. Pour l'an prochain, on espère recruter plus d'étudiants. On croit que la meilleure publicité est la publicité de bouche à oreille. C'est ainsi qu'on prévoit passer un questionnaire pour l'étude de faisabilité dans les 33 écoles secondaires de langue française de l'Ontario, et par la même occasion, parler du programme de cinéma aux étudiants de la 10e à la 13e année. On espère ainsi mettre la puce à l'oreille de plusieurs étudiants.

Le programme de cinéma est en bonne voie de devenir une réalité à l'Université Laurentienne. Mais le programme doit encore être approuvé... Est-ce que l'administration se rendra compte de l'apport que serait ce programme pour l'Université, tant au niveau académique que culturel? C'est ce qu'on espère...

Cris et blues en tournée en France

Nos artistes internationaux



La dernière création du Théâtre du Nouvel-Ontario, Cris et Blues, continue sa carrière. Sur les tracés du Chien, ce spectacle interprété par Jean Marc Dalpé, Marc Cholette, Marcel Aymar et Serge Côté se produit cet automne en France Cris et Blues, créé à l'automne 1988, allie une musique aux accents blues-rock et des textes de poètes franco-ontariens. Une poésie du quotidien qui n'en demeure pas moins universelle. La première européenne de Cris et Blues a lieu dans le cadre du Festival international des francophonies de Limoges, le 5 octobre.

Le festival international des francophonies a aujourd'hui 7 ans. Depuis sa création en 1984, les participants et les collaborateurs n'ont cessé d'augmenter. Depuis les quatre premières municipalités qui collaboraient au premier festival, huit autres y sont jointes et le festival reçoit aujourd'hui des artistes francophones de tous les coins de la planète. À Limoges ces artistes découvrent les oeuvres d'autres créateurs, se rencontrent et travaillent ensemble. Dans cet échange, de nombreux projets naissent, au rythmes et aux sonorités différentes qui parfois s'épousent.

Chaque année, le festival invite quatre auteurs à résider à limoges pour y écrire une pièce. Cette année Jean Marc Dalpé, comédien, poète au auteur d'oeuvres majeures de la dramaturgie franco-ontarienne dont la pièce Le Chien, a fait partie de ces quatre invités.

C'est le tour de l'Ontario

Après deux semaines de représentations à Limoges, Cris et Blues se produira au Festival de Caen organisé conjointement par le Théâtre municipal de Caen et l'Attaché culturel du Gouvernement de l'Ontario. Le festival de Caen présente chaque année un volet de la francophonie canadienne. Après deux festivals consacrés à la culture québécoise en 88 et acadienne en 89, "l'Ontario à Caen" reçoit cette année une brochette d'artistes franco-ontariens dont Paul Demers, Robert Paquette, Vox Théâtre, et Cris et Blues ainsi que trois artistes visuels, Sylvie Bélanger, Ginette Légaré et Yvan Dutrisac.

Le festival de Caen assure une continuité dans le processus de visibilité de la culture franco-ontarienne sur la scène internationale et le Théâtre du Nouvel-Ontario est heureux d'y être invité. Cette tournée est financée par le programme "Les arts à l'étranger" du ministère de la Culture et des Communications de l'Ontario.

Critique de film: *Desperate Hours*

Mitraillette à l'américaine

Un inculpé prend la fuite en plein milieu de son procès, aidé par son amante/avocate. Il se réfugie, avec son frère et un copain, chez une famille choisie comme ça, qu'il terrorise, en attendant que sa maîtresse le rejoigne, qu'ils s'enfuient et qu'ils vivent heureux toujours.

Natalie Melanson

Voilà le scénario classique d'un thriller. L'évolution et la psychologie des personnages nous tiennent bien en suspens et, au lieu de deviner la fin, il y a quand même un bon moment pendant lequel on se demande réellement comment se terminera le film, même si le dénouement lui-même est prévisible.

Mickey Rourke joue un rôle semblable à ses rôles précédents: charmant, mystérieux, avec une maîtrise parfaite de lui-même -- ou presque. On voit comment, peu à peu, il perd le contrôle de la situation, n'ayant pas tenu compte de l'enjeu de ceux qui l'entourent: un complice compatissant avec ses victimes, l'autre impulsif et peureux; un otage lucide, qui voit clair dans son jeu et qui finit par le vaincre. Même les interruptions inévitables de l'extérieur lui sont fatales.

Tous les éléments contribuent alors à le détruire. La psychologie progresse de façon très normale et crédible, jusqu'à la fin où l'anti-héros reçoit son jugement, décevant en ce qu'il manque d'originalité et de véritable justice: mitraillette à l'américaine.

Un portrait de l'Ontario français d'aujourd'hui

Douze films, douze visages

L'homme invisible, c'est le personnage titre d'un récit du poète ontarois Patrice Desbiens. C'est aussi, et surtout, un être universel qui symbolise l'homme et la femme en quête d'eux-mêmes, à la recherche d'un pays aux contours indéfinis.

L'Ontario francophone n'a pas fini d'émerger, ses habitants n'ont pas renoncé à s'incarner dans une entité forte et porteuse d'avenir. Bref, d'accéder à la visibilité. Dispersés sur un territoire trop vaste, déchirés entre leurs aspirations, leurs victoires partielles et l'adversité de la conjoncture actuelle, les Ontarois ne se résignent pas. C'est ce que nous découvrirons tout au long d'une série de douze films documentaires qui, empruntant la forme du portrait, nous fera connaître autant de personnages-sujets aux aspirations communes.

Essor du cinéma ontarois

À ce jour la plus importante série produite sur l'Ontario français, À la recherche de l'homme invisible fait suite à deux autres séries d'envergure qui retraçaient les combats et les espoirs de deux générations successives d'Ontaroises et d'Ontarois: "20 ans express" et "Transit 30/50". Produites respectivement en 1986 et 1987, ces deux séries ont participé à l'essor du cinéma ontarois, favorisé par la création de Centre ontarois de l'Office national du film et du réseau français de TVOntario.

Dans le cadre des programmes mis sur pied par les deux organismes, un authentique cinéma ontarois a pris forme au cours des dix dernières années. Un cinéma où le documentaire se taille la part du lion, mais où s'affirment de plus en plus des oeuvres de fiction qui reflètent la sensibilité de cinéastes talentueux.

De la dispersion à l'invisibilité

L'invisibilité est sans doute le trait fondamental de la francophonie ontarienne qui s'est définie dans le passage entre deux cultures. Entre le français et l'anglais, entre la ville et la campagne, l'identité ontaroise, insaisissable, a toujours été menacée de disparition. À l'origine de cet effacement, quelques événements symboliques et l'un déterminant, de nature politique.

L'incendie qui a ravagé à trois reprises le quartier de French Town dans la ville de Cobalt, au début du siècle, est l'un de ces symboles. Dans le brasier disparaissent en effet la plupart des preuves matérielles ou photographiques de la contribution des Canadiens français à l'essor de ce "Klondike ontarien".

Mais le fait majeur d'une histoire qu'on a cherché à étouffer dans l'oeuf est sans conteste l'adoption en 1912 du tristement célèbre Règlement '17, qui prononce un ostracisme odieux contre la population ontaroise.

L'interdiction faite à l'enseignement du français durera quinze ans et engendrera une résistance opiniâtre dont l'arme principale est le camouflage. Pendant que le français continue d'être enseigné dans les granges et les greniers, l'Ordre de Jacques Cartier, société clandestine connue sous le nom de "La Patente", organise une résistance qui imprégnera la vie sociale, culturelle et politique de la communauté entière.



Plus d'un demi-siècle plus tard, la situation a considérablement évolué sur le plan de la reconnaissance juridique. Mais quels que soient les progrès accomplis, un fait demeure : l'assimilation s'est poursuivie à un rythme effarant. Le morcellement de la communauté ontaroise, l'urbanisation et le développement des moyens de communication ont joué en sa défaveur. À cela s'ajoute la déception des Ontarois face à l'attitude du Québec, qui semble avoir sacrifié sur l'autel du nationalisme toute solidarité active avec les minorités du reste du pays.

Certes, il s'est formé une élite culturelle et économique issue de la communauté ontaroise dont le rôle ne cesse de s'étendre dans toutes les sphères de l'activité sociale. L'avenir reste néanmoins incertain; entre les progrès et les reculs, les victoires et les défaites, où en est l'Ontario français aujourd'hui? C'est un peu la question à laquelle cette galerie de portraits tente de répondre.

Douze portraits, une réalité

En dernière analyse, c'est aux femmes et aux hommes de tous les milieux ontarois, de toutes les générations et de toutes les provenances que l'on doit d'avoir maintenue vivante la langue française, d'avoir préservé malgré les embûches la vitalité d'une communauté en péril. C'est à eux que la série *À la recherche de l'homme invisible* veut donner la parole, non pas à titre de représentants d'une cause, mais en privilégiant leur individualité, en scrutant leur quotidien à la recherche d'exploits méconnus.

En parcourant ce pays dispersé, les scénaristes et réalisateurs de la série ont rencontré, là où ils ne se cachent plus, douze hommes et femmes aux activités diverses, aux ambitions variées. Tous ont cependant en commun de vivre en pays ontarois, d'afficher une lucidité et une détermination salutaires. Regroupés, ils forment un tableau étonnamment fidèle du spectre des âges, des rôles et des types humains qui composent toute société. Il ne s'agit pas pour autant de "héros positifs" ou de modèles à offrir à l'édification des spectateurs, mais simplement d'individus entiers, c'est-à-dire pétris de sentiments parfois contradictoires, toujours vrais.

Tous les personnages de la série ont aussi en commun d'oeuvrer à leur façon au sein d'un domaine essentiel à la vie ontaroise : écriture, bénévolat, journalisme, engagement communautaires, promotion culturelle, défense des droits des minorités, intégration des communautés ethniques, mouvements de jeunesse, etc. C'est au prix d'une volonté de tous les instants qu'a pu survivre le français, c'est grâce aux efforts consentis par d'innombrables individus qu'un jour prochain l'homme invisible sera enfin reconnu.



Bernard Assiniwi, un des personnages de la série documentaire "A la recherche de l'homme invisible".

La Brunante 1990

Un nouveau souffle, une nouvelle vie

La Brunante revêtira cet automne un manteau tout neuf. En plus d'une équipe sans pareil, et d'une musique de choix, nous aurons la chance d'assister à une grande première. En effet, le rire sera de la partie!

Robert Poisson

La Brunante, déjà connue comme tremplin des jeunes artistes dans le milieu artistique musical, servira peut-être, dans un avenir très rapproché, comme médium aux humoristes du Nord. Car cette année, une idée toute nouvelle, toute belle, est lancée. Le conseil de la Brunante a décidé d'ajouter, entre le plaisir et la musique, l'humour. Enfin, porte ouverte à la folie francophone! Les planches vont vibrer, mes ami(e)s.

Les artistes

Du côté musical, la Brunante a gardé, comme par le passé, son approche avant-gardiste. Le groupe *Exil* (de Sudbury) sera de la partie ainsi que l'auteur-compositeur-interprète *Marc Trahan*.

Côté humour, *Les fils du Nord* seront au programme. Originaires d'Opasatika, ils viendront nous séduire avec ce rire qui est bien à eux. *Robert Poisson* sera aussi au nombre des humoristes, monologue aux lèvres.

Pour terminer la soirée, rien de moins qu'un professionnel : *Marcel Aymar* et les *Last Dash*. Originaire de la Nouvelle-Ecosse, Franco-Ontarien d'adoption, Marcel nous entraînera dans une musique cajun endiablée.

D'après le journal de Québec, ce spectacle est des plus intenses; il ajoute: "Aymar se donne à fond et mène totalement le show. Un beau show".

La Brunante est néanmoins à la recherche de bénévoles. Les intéressés(ées) à donner un coup de main auront la chance de vivre une expérience inoubliable au sein du milieu artistique.

La Brunante aura lieu à 20 heures, le samedi 10 novembre 1990 à l'auditorium Alphonse Raymond de l'édifice des Sciences de l'Education. L'entrée sera de 7$ pour les adultes et de 4$ pour les enfants et les gens d'âge d'or.

Pour plus d'information, contactez Paul Demers au 675-1151, poste 2402.

CHRONICORIGNALES

Orignaux aperçus à Moonbeam

Dans le fin fond des marais de Moonbeam, six orignaux se sont retrouvés pour participer à une session de formation offerte par Direction-Jeunesse. Direction-Jeunesse est un organisme de développement au service de la jeunesse franco-ontarienne, dont un de ses trois bureaux est situé à Sudbury.

Alain Harvey

Pendant trois jours et trois nuits, on a pu entendre les brâmements de ces orignaux déterminés à ammméliorer les structures et à solutionner les problèmes dans les filets bureaucratiques de l'Orignal déchaîné. Le conseil étudiant du CUH (Collège Universitaire de Hearst) était également bien représenté lors de cette fin de semaine mémorable.

L'Orignal découvre le CUH

La session avait pour but de nous familiariser avec des mécanismes d'évaluation, de planification et d'organisation, suceptibles d'aider au bon fonctionnement de nos groupes respectifs.

La session est le fruit de quelques mois de recherche qui a permis de mettre sur pied un outil qui répond vraiment aux besoins organisationnels des groupes du post-secondaire. Il faut dire "Chapeau!" à D.J. pour avoir réussi un véritable tour de force. Je laisse maintenant la parole à quelques uns des participants.

"Moé, je viens de Fauquier, et j'ai découvert qu'entre mon village natal et Moonbeam, il y a tout un monde inconnu qui me laisse depuis très sceptique sur le bien fondé de mes origines." **Robert Poisson, étudiant à la Laurentian University.**

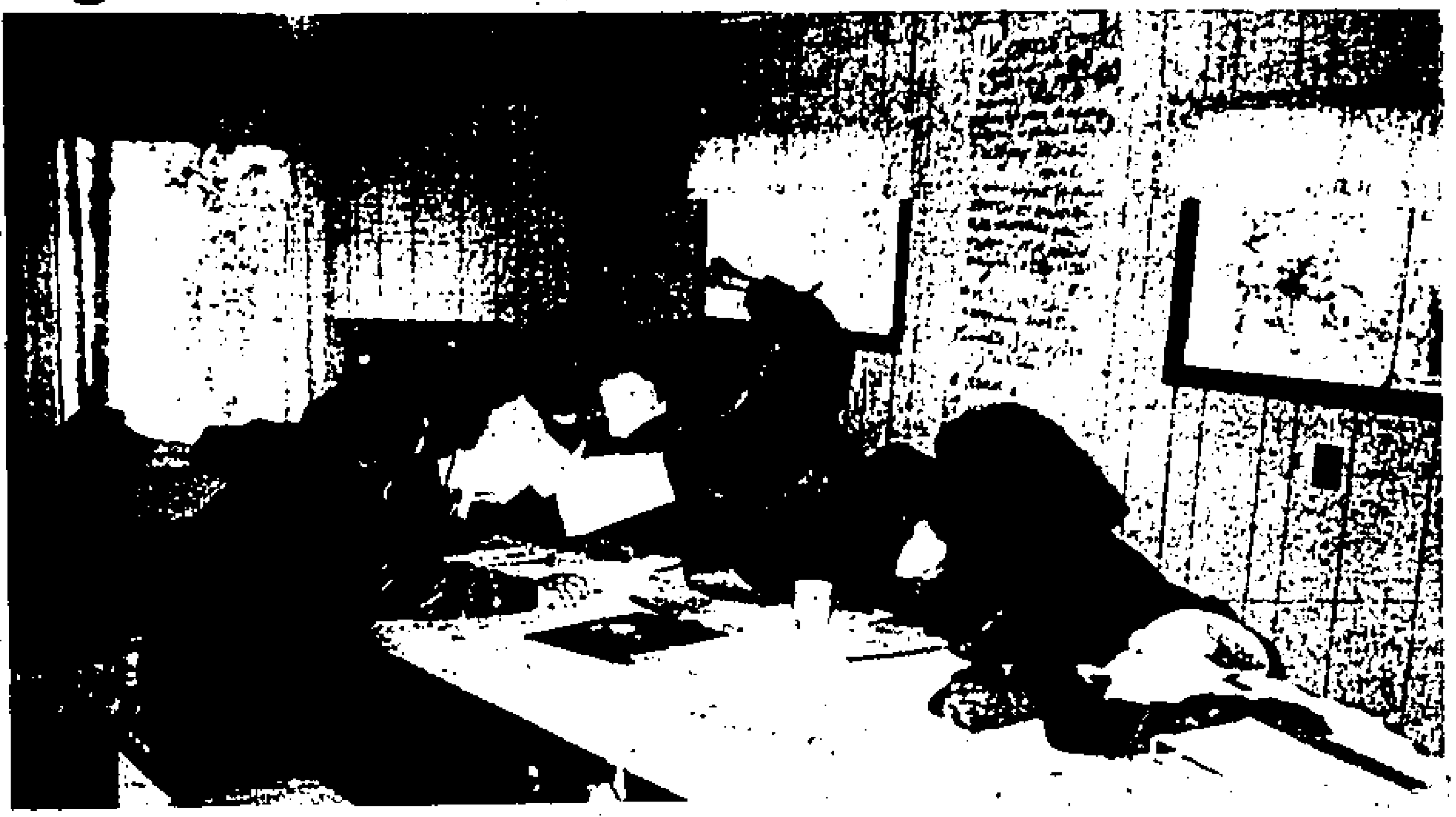
"Un camp de Leadership à Moonbeam, c'est quoi? C'est quatorze heures en fourgonette où l'on parle d'espace, de temps et de religion. C'est des policiers qui cognent à ta fenêtre à 1 heure du matin. C'est des gens sympathiques qui ont peur de se coucher en premier. C'est des discussions interminables sur les défauts de l'Orignal.

Mais plus que tout, c'est la chance d'organiser des activités telles que "Fais moi un dessin canadien-français", "Qui a tué Alain Harvey?" et "Eteint le feu de ton voisin." **Mireille Ménard, étudiante à la Laurentian University.**

"Je suis l'un des plus jeunes orignaux. Après mon innitiation au montage et au fonctionnement du journal je partais pour le grand nord. Et Moonbeam ne sera plus jamais pareil après notre séjour. Ce stage fut autrement productif car nous avons conclut qu' il y avait du ménage à faire dans les locaux de l'Orignal. En tous les cas, le stage m'a permis de me rapprocher de l'Orignal et de me faire une place dans ce troupeau." **Jean-Sébastien (Val Gagné) Busque, étudiant à l'école secondaire Mac Donald Cartier.**



Les orignaux à Moonbeam (en commençant par le laitte en haut à gauche) : Nicholas Ducharme, Jean-Sébastien Busque, Marie-Noël Shank, Brigitte Brais (orignale honorifique), Robert Poisson, Alain Harvey, Mireille Ménard.



Les sessions de travail intense exigeaient le respect strict du plus grand décorum en tout temps.

"L'Orignal c'est comme une grosse cannette de coke: trop brassée, et elle éclate, bien traitée, et elle passe doucement. La cannette vide est facile à écraser, mais pleine, comme l'est l'Orignal, il est impossible de la cocher même avec beaucoup de force. J'ai découvert tout cela le "weekend" à Moonbeam, lors du stage de formation de Direction-Jeunesse. Le but était d'apprendre des méthodes de travail en groupe. Avec les six Orignaux présents et les sept autres du CUH et du Collège Canadore de North Bay, je crois que nous avons amplement atteint les objectifs. Ce qui est bizarre tout de même, c'est qu'il a fallu faire 700 km. pour découvrir qu'il faut faire du ménage à l'Orignal. J'ai bien aimé le stage à Moonbeam où j'ai surtout la chance de rencontrer le jeune frère de Lasagne, Fettucini." **Nicolas (Lasagne) Ducharme, étudiant à l'école secondaire Mac Donald Cartier.**

Si vous faites parti d'un groupe francophone quelconque sur un campus collégial ou universitaire qui pourrait bénificier d'un atelier pour améliorer son fonctionnement, n'hésitez pas à rejoindre le bureau de D.J. à Sudbury au **673-2716** pour avoir de l'information sur ce merveilleux outil qu'est cette session de formation.



Le frère de Lasagne : "Nouille". ⇨

Des étudiants dans un jeu de Quilles

Un tournoi mixte intramural de quilles aura lieu à Holiday Lanes, le dimanche 28 octobre, de 13h30 à 16h30.

Alain Castonguay

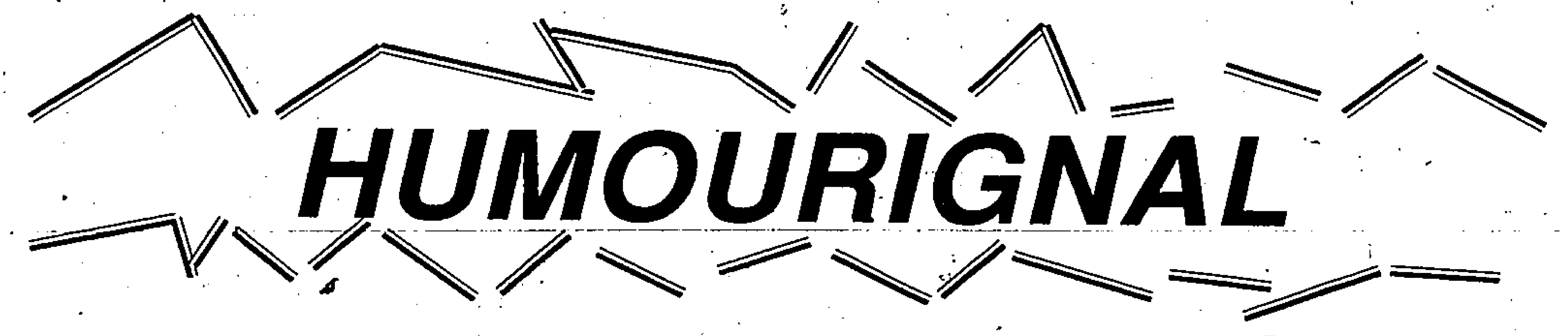
Tous les étudiants, ainsi que le personnel de l'Université Laurentienne sont invités à s'y joindre. Cependant, il y aura une limite de 24 équipes, chacune composée de quatre personnes; soit deux hommes et deux femmes. Chaque équipe jouera au moins trois parties de quilles.

Le coût est de 6$ par personne ou de 24$ par équipe. Plusieurs prix seront donnés aux participants, ainsi qu'un prix pour le meilleur costume (si vous désirez vous costumer pour l'Hallowe'en!). L'inscription se termine le 19 octobre 1990. Inscrivez-vous le plus tôt possible si vous voulez avoir la chance de jouer!

Des affiches publicitaires seront postées sur le campus pour vous donner plus de renseignements.

Ce tournoi d'Hallowe'en vous promet beaucoup de plaisir, donc venez participer en grand nombre!

Pour plus d'information, communiquez avec le Centre d'Education Physique.



LE DISCOURS DU TRÔNE

mettant en vedette l'honorable Marcel Lebrun, orateur de la Chambre de Bain

... avec la fille qui m'accompagne. On s'est juré les mots des enfants modèles. On se tiendra toujours loin des tourbillons géants...

Ah! Yé tellement bon Francis Cabrel...

Quoi! Se tenir loin des tourbillons géants! C'est cà que mes parents m'ont toujours dit de faire...

C'est cà le but de ma vie. Il faut que je réussisse à vaincre les tourbillons géants

Mais que veux-tu... Si y'a une chose que je sais, c'est que dans la vie...

Ca finit toujours mal.

CHRONICORIGNALES

Les services du Centre de développement des talents

Devenez devenez répétiteurs répétiteurs

Le Centre de développement des Talents cherche des étudiants intéressés à aider d'autres étudiants à réussir leur études.

Vous pouvez devenir répétiteur si vous avez obtenu la note "B" dans le cours où vous vous proposer d'aider un autre étudiant et si votre moyenne générale pour l'année passée est un "B" ou mieux.

Vous serez payé 6 $ l'heure à titre de répétiteur auprès d'un-e étudiant-e seul-e et 8 $ à titre de répétiteur auprès d'un petit groupe.

Le besoin de répétiteurs est grand dans les domaines suivants: mathématiques, commerce (comptabilité), informatique, et statistiques (en sciences sociales). Nous avons aussi besoins de répétiteurs dans d'autres domaines.

Rendez-vous au Centre de développement des talents, porte G7, rue des étudiants (Résidence des étudiants célibataires) pour obtenir un formulaire.

Le Centre de développement des talents offre par ailleurs les services suivants:

Centre d'information:
Un centre d'information est ouvert de 9h à 16h30 tous les jours. (Il est fermé entre 12h et 13h.) On y trouve des annuaires des collèges et universités, des renseignements sur diverses carrières, les prérequis pour l'admission aux écoles professionnelles et aux études supérieures, les tests d'admission tels que GMAT, LSAT, GRE, DAT, TOEFL, etc.

Service de counselling:
Des conseillers et conseillères sont aussi disponibles pour ceux qui désirent du counselling sur les carrières et du counselling personnel.

Curriculum vitae:
De l'aide des disponible pour ceux qui désirent rédiger ou réviser leur curriculum vitae, en groupe ou individuellement.

Ateliers:
Des ateliers couvrant divers sujets seront présentés à la demande des étudiants: la gestion du stress, les méthodes d'étude (1-écouter, lire mémoriser; 2-gestion du temps, 3-épreuves et examens), les présentations orales, les entrevues d'emploi, la planification de carrière, CHOIX: un programme d'ordinateur pour le choix d'une carrière.



Une Française se souvient de Sudbury

Nostalgie Sudbury-Paris

La Park, ce samedi soir avant mon départ...

Il était neuf heures, il n'y avait pas encore trop de boucane.

Claudine Moïse

Bob à moitié sourd, à moitié ivre de bière sert les clients du fond. On joue au pool sous une lumière tamisée, sous une affiche publicitaire lumineuse pour la Labatt Bleue. Chaque partie se perd pour un dollar. Certains sont poursuivis par la guigne, comme si jamais ils ne devaient gagner, pas même contre les belles filles saoules à mourir, pas même contre les vieux fatigués. À droite, deux flippers clignotent sans relâche. Clin d'oeil.

Au comptoir, le patron s'agite, éclairé de temps en temps par le gros coca-cola rouge et noir. La TV joue inlassablement le match de hockey ou de baseball. Est-ce les Canadiens de Montréal? Des hommes boivent et reboivent. Molson Dry?

L'orchestre de la semaine égrène ses premières notes: deux guitaristes. Un petit homme à moustaches se cache dernière les percussion. Entre deux chansons on entrevoit sa face. Country music, ambiance américaine. Des femmes au hanches moulées dans des jupes courtes à volant trop étroites, entraînent leurs hommes, cheveux laqués, plaqués, pantalons larges. Elles ondulent leurs fesses, leurs cuisses charnues. Leur blondeur artificielle et provocante cherche l'harmonie avec les couleurs feutrées de l'hôtel.

À la Park, demain sera un même jour.

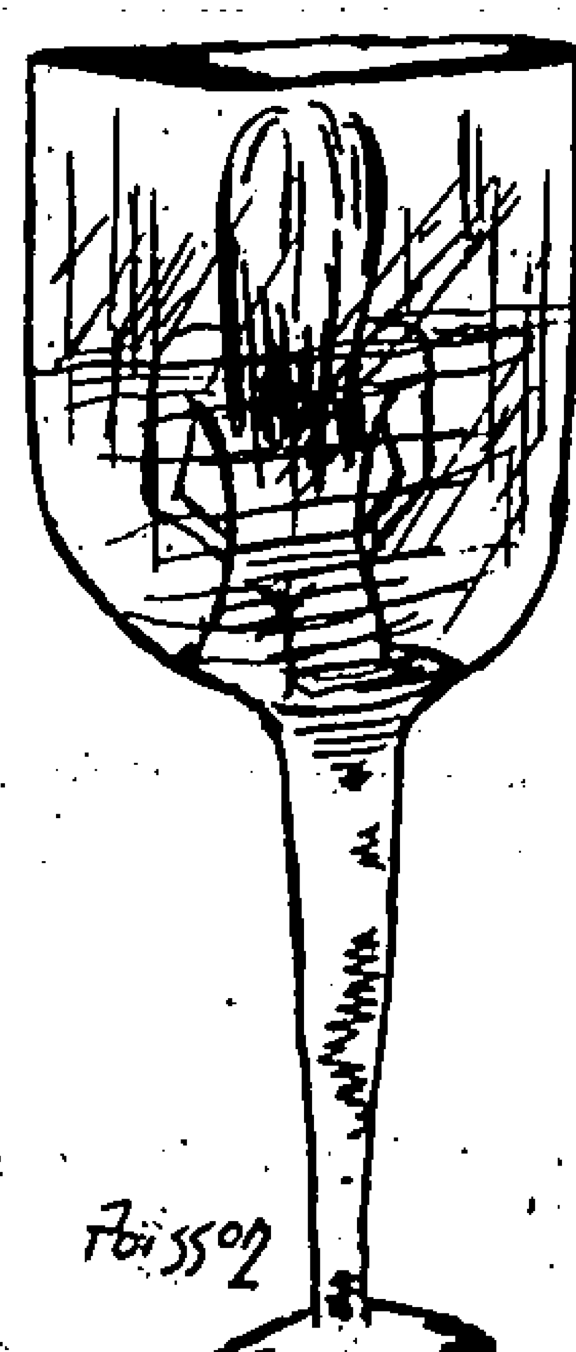
(Beaucoup plus tard...)

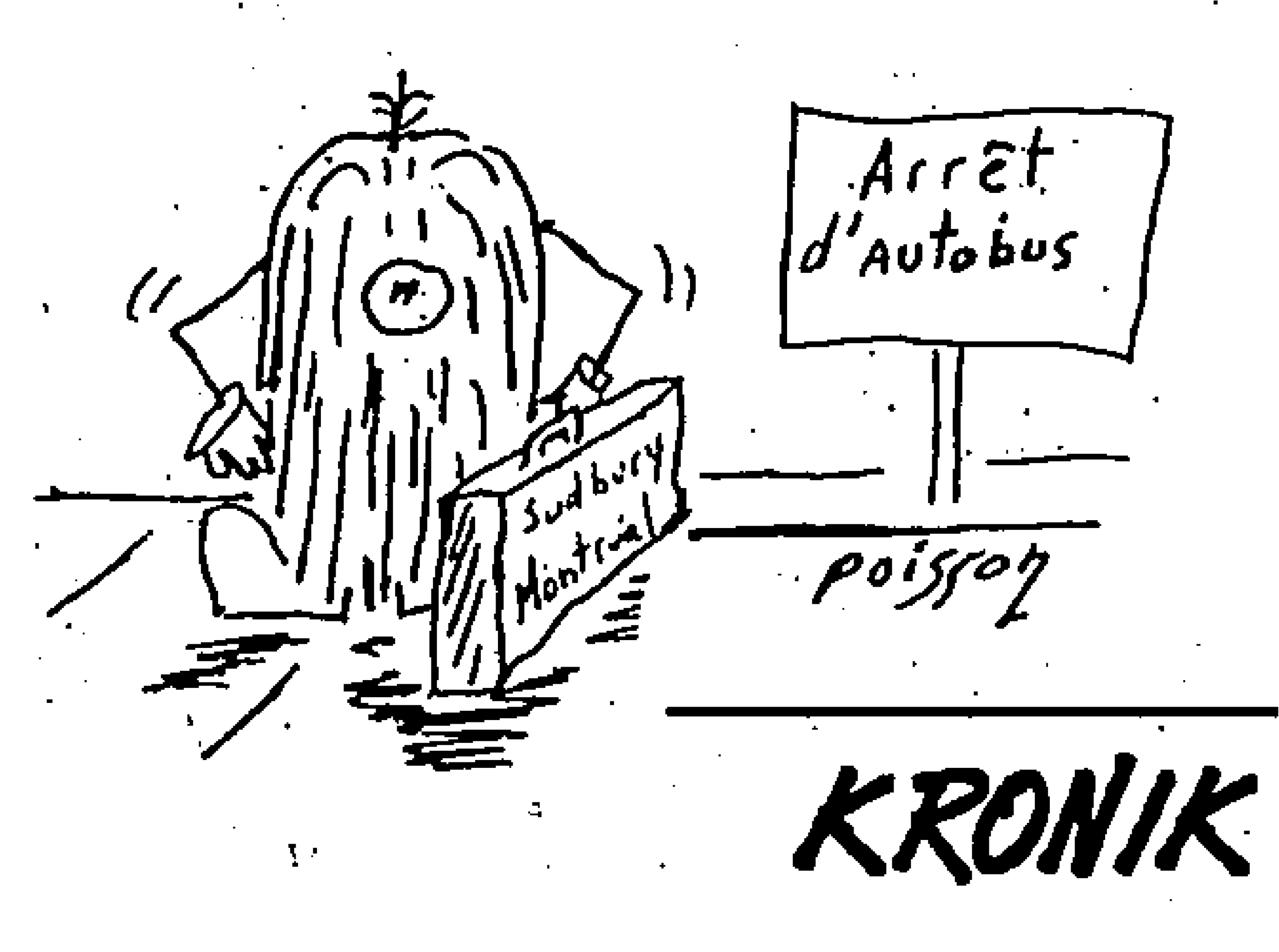
Mac Do à Paris
Mac Do à Sudbury

Ici on ne parle pas anglais. Tout est oranger. À Sudbury, dans les roses et bleu pâles, de grosses femmes au ventre débordant mordaient goulûment dans leur double cheese burger. Ici, les belles parisiennes fines demandent des salades.

Il pleut. Un bel orage à la grosse pluie de printemps. Neige-t-il à Hearst?

Paris, une heure du matin, Mac Do de l'Étoile.





KRONIK

Terminus voyageur

Terminus Voyageur. Coin des chemins Kingsway et Falconbridge. J'attends patiemment l'arrivée de l'autobus pour Montréal. Huit heures et quart. Encore quarante-cinq minutes à attendre. Papa vient de me quitter en me souhaitant bon voyage.

Terminus Voyageur. Coin des rues Berri et de Maisonneuve. J'attends patiemment l'arrivée de l'autobus pour Sudbury. Neuf heures moins quart. Encore quarante-cinq minutes à attendre. Personne pour me souhaiter un bon voyage.

Dans les deux terminus, rien ne se passe. Tout bouge mais rien ne se passe. Des vieilles dames coquettes de l'Age d'Or viennent d'entrer et placotent au sujet de leur dernier pèlerinage. A les entendre parler, elles ont certainement vu la Sainte-Vierge en personne. Quelques instants plus tard, un ivrogne passe devant elles et leur sourit de façon vulgaire. Offusquées, elles se pincent leurs becs trop serrés et lui jettent des regards accusateurs. Heureux de commettre un péché capital, il leur sourit davantage. Elles le méprisent et tentent en vain de l'ignorer. Insulté, il les décrit en vociférant toute la quincaillerie catholique qu'il connaît. Elles quittent l'ivrogne d'un air digne, essayant de cacher inutilement leur honte.

Par la suite, deux jeunes Yankees s'assolent près de moi et cherchent la neige éternelle en plein été. Apeurés, ils s'avouent à eux-mêmes qu'ils ont perdu le nord dans le Grand Nord. Ils veulent retourner chez eux et achètent un billet pour Phoenix via Toronto. Déçus au début, ils se rassurent. Ils préfèrent le désert cimenté de l'Arizona à celui du Canada.

Une Québécoise flyée aux dents croches et aux cheveux ébouriffés rentre chez elle avec un beau blond de Vancouver, un enfant dans les entrailles et quatre phrases d'anglais: "Ello, Good-bye, Ow hare you, and Where is the bathume." Le beau blond, lui, rencontre la famille de sa nouvelle copine de Trois-Rivières, en ne sachant du français que: " Ello, Good-bye, Comment êtes-vu et Où sonnent les toélaittes:" Mais d'abord et avant tout, ils s'aiment. Ou s'aiment-ils vraiment? Du moins, ils essaient. De peine et de misère.

Une embauchée du bien-être social réprimande son enfant très occupé à niaiser avec les téléphones payants. Elle se baisse en le traitant à haute voix de maudit enfant de chienne de bâtard. Le fils, sourd, ne raccroche pas le téléphone payant après avoir entendu ces diffamations gratuites. Vexée, sa mère lui donne une bonne claque sur l'oreille. L'enfant demeure indifférent.

Et moi aussi, je suis devenu indifférent à toute cette tristesse humaine qui veux changer son mal de place en prenant l'autobus. Je ne vois que ces scènes-là dans un terminus. Répétées maintes et maintes fois. Et, je ne peux rien faire. Donc, je ne fais rien.

Terminus Voyageur. Coin des chemins Kingsway et Falconbridge. Maman ou Stéphane vient me chercher en auto pour m'emmener chez-nous.

Terminus Voyageur. Coin des rues Berri et de Maisonneuve. Je cherche ma passe de métro pour rentrer chez moi.

Bruno Gaudette

INTERNATIORIGNAL

Le travail de la femme africaine: tradition et colonialisme

Après le pouvoir, la misère

Très souvent, quand on parle de tradition et de la femme africaine, on pense que l'on raconte quelque chose de négatif.

Placidie Mukakirusha

Mais on ne doit pas ignorer que toute tradition est le résultat d'un rapport de force. Il est évident que si il y a des aspects négatifs, il y a également des côtés positifs. L'oppression des femmes en Afrique a une histoire qui a commencé avant la colonisation. Cette histoire a été accentuée par l'avènement des religions révélées et à l'époque, c'est essentiellement l'Islam qui est venu fixer le statut des femmes.

Cependant, dans toutes les sociétés africaines, il y a quelques traditions qui rappellent le pouvoir qu'avaient un jour les femmes. C'étaient elles qui donnaient la vie, qui fécondaient la terre et permettaient ainsi la fertilisation. Elles étaient donc respectées. Elles pouvaient utiliser certains moyens et pouvoirs "magiques" parce qu'elles connaissaient la nature, les plantes etc... Ainsi les femmes ont eu un pouvoir extrêmement important. Au niveau politique, dans tous les mythes africains, les femmes ont créé certaines ethnies et même certaines villes. Cette situation de la femme a été renversée petit à petit, et l'homme s'est approprié son pouvoir.

Et la colonisation

La colonisation et le colonialisme sont venus accentuer le mouvement de reprise de pouvoir sur les femmes. Pourquoi? Parce que le Colonisateur a introduit une forme de société qui déjà avait systématisé le patriarcat, si bien que dans les pays où tous pouvaient être chefs de village, il devint désormais interdit aux femmes d'exercer cette profession. Quand elles occupaient certains rôles qui ne correspondaient pas à la vision du colonisateur, il leur était interdit de remplir ces rôles-là.

Le plus important des événements constitutifs du changement du statut de la femme, semble-t-il, c'est tout le système économique qui a été mis en oeuvre. Traditionnellement, dans la plupart des pays africains, il n'y avait pas d'appropriation privée de la terre. La terre appartenait aux premiers occupants ou était en "gérance" par le maître de la terre du village. Et autant les hommes que les femmes avaient accès à cette terre. Le travail de la femme sur cette terre était très important du point de vue cosmologique et religieux. C'était elle qui exécutait toutes les cérémonies de fertilisation des sols et également elle qui produisait la nourriture. Et souvent la vie était fondée sur le cycle de production. Les femmes étaient donc un élément important de ce cycle.

Au moment de la colonisation, la plupart des meilleures terres ont été réservées pour ce que l'on appelle les cultures de rente, entre autres le coton, le café, le cacao...

Les hommes d'abord

Dans tous les domaines d'activité, les femmes ont vu la dévalorisation de leur travail. Au contraire, les hommes, même s'ils étaient exploités, avaient désormais accès à ce qui était valorisé, à savoir l'argent. Ils étaient donc payés pour leur travail. Très souvent, on a consenti à une modernisation qui incluait l'exploitation des femmes. Les hommes, même après l'indépendance, ont accès aux projets où une mécanisation est impliquée; ils ont aujourd'hui aussi accès à une formation agricole, et aux terres qui traditionnellement étaient la propriété des femmes. On constate que la plupart des projets visant à augmenter la production s'adressent en grande partie aux hommes. Une étude couvrant 46 pays africains démontre que les femmes ne constituent que 3,6% des gens recevant une formation de conseiller en agriculture. Le manque de conseils techniques et de ressources financières affecte le travail des femmes. La modernisation agricole entraîne parfois des résultats encore plus graves pour les femmes.

Au Sierra-Leone par exemple, l'introduction des tracteurs a réduit la journée de travail des hommes, mais elle a accru celle des femmes de moitié, car elles se sont retrouvées avec une plus grande superficie à sarcler.

Malgré cette situation sexiste et discriminatoire, la femme africaine constitue le pilier agricole du continent. L'Afrique s'enfoncera de plus en plus dans la misère de la famine aussi longtemps que le travail de la femme sera ignoré.

Voyage au Mali : un arrêt au pays des Dogons

S U R V I V R E

L'homme ne cessera jamais de m'étonner. Sa capacité d'adaptation et de survie à toutes les situations fait de lui un être extraordinaire.

Geneviève Ribordy

Lors de mon récent voyage au Mali, cet été, j'ai eu la chance de faire une brève visite au pays des Dogons, ethnie qui vit au nord-est du pays. Déjà, les quarante kilomètres de route qui mènent de Bandiagara à Sangha ne sont pas de tout repos. Encore que nous les parcourons en 4x4, et non à pied comme avaient, et ont encore l'habitude de le faire les Dogons! A tout moment, il faut s'agripper au siège pour ne pas revoler vers l'autre côté de la Land Rover. La route a été carrément déposée sur le roc du plateau Dogon. Par endroits, les torrents qui traversent la route à la saison des pluies l'ont emportée. Parfois, il faut traverser un torrent gonflé par les pluies de la veille.

Nous sommes en territoire sauvage. Quelques arbustes rabougris poussent ici et là sur le roc, partout ailleurs dénudé. Puis, les arbres se font plus nombreux. Des baobabs dans les creux où la terre s'est accumulée. Des acacias bordent la route. Tout à coup, une vache débouche devant nous, sans qu'on l'ait vue venir.

En pénétrant dans le pays Dogon, je découvre peu à peu un pays mystérieux et fascinant. Des signes de vie humaine se font de plus en plus fréquents. Tout d'abord, au loin, j'entrevois des agglomérations de constructions carrées entremêlées de chapeaux pointus, perchées au bord d'une falaise, séparées de nous par une vallée profonde.

Des champs bordent la route à droite et à gauche. Champs, c'est un bien gros mot: en fait des parcelles minuscules de terre. Là où la terre s'est ramassée dans un petit vallon, on a planté du mil. Où l'eau est retenue, dans une petite mare, dans une flaque, on cultive le riz. Ailleurs, on a carrément transporté la terre de la plaine, à dos d'homme et on l'a déposée sur le roc, après l'avoir enrichi de fumier. La parcelle est entourée de cailloux pour empêcher l'érosion. Là, on a fait pousser des oignons. Il en résulte un paysage hétéroclite, où le roc dépouillé succède à une agriculture en terrasses. Contre toute attente, dans ce pays où le sol est inhospitalier, où il faut importer la terre pour en avoir, où le soleil brûle dix mois par année, où il est impossible d'utiliser la charrue, où il faut effectuer tous les travaux, labourage, désherbage, cueillette à la main, le mil poussé droit et fier.

Enfin, j'arrive au bord de la falaise. Une falaise à pic. Après, plus rien. La plaine, le Sahel. Au haut de la falaise, et au pied, une succession de petits villages dogons, tous semblables. Les constructions sont carrées et petites, faites de pierres brisées posées les unes sur les autres. Les cours sont petites, même minuscules. Pour chaque maison, il y a deux ou trois greniers, petites cabanes en boue aux toits de paille pointus. Tout le village est posé à même le roc, sans fondation. Les ruelles sont scabreuses et tortueuses.

Derrière ces villages, d'autres constructions attestent le défi de vivre dans ce pays. Construites à plusieurs centaines de mètres du pied de la falaise, encaissées dans les cavernes du roc, sans escalier, sans chemin pour les atteindre, les constructions des Télems restent encore intactes. Les Télems, qui ont disparu avec l'arrivée des Dogons, semblent s'être eux aussi réfugiés dans ces falaises. Comment ces hommes avaient-ils fait pour atteindre ces grottes aménagées? Même, comment avaient-ils fait pour les construire? Les Dogons aujourd'hui les atteignent au péril de leur vie à l'aide de cordes...

La vie des habitants des villages dogons n'est pas de tout repos. Les hommes se lèvent avec le soleil pour partir aux champs, et y restent toute la journée. Les femmes, dès l'aube, pilent, cuisinent, s'occupent des enfants et de la famille. Elles sont aussi responsables d'approvisionner la famille en eau. Pour certaines d'entre elles, cela signifie marcher plusieurs kilomètres jusqu'à la prochaine source ou rivière et ramener, en grimpant une pente raide, un canari (grande jarre en céramique) plein d'eau, sur la tête. Souvent, elles se joignent aussi aux hommes aux travaux des champs. En plus, une fois par semaine dans leur village, et plus souvent ailleurs, les femmes partent au marché vendre le surplus de l'économie familiale. Un bref passage dans un de ces marchés ne laisse planer aucun doute sur les denrées qui constituent la base de l'alimentation dogonne: mil, riz, oignons, auxquels s'ajoutent quelques légumes et des produits laitiers que les femmes peulhs, peuplade d'éleveurs nomades de la plaine, viennent vendre tous les jours, en escaladant pendant plusieurs heures les falaises. La vie est dure dans ces falaises, où chaque repas demande des heures d'effort.

Seul les enfants ici semblent oisifs... Et pourtant, très tôt, les jeunes filles assistent leur mère. Dès les premiers signes de maturité, elles sont mariées. Même chez les enfants, la vie difficile de ce coin de pays a laissé sa marque. Les morts sont fréquentes; chez les vivants, les ventres sont arrondis et les déformités chose commune.

Comment les Dogons font-ils pour vivre? C'est un attachement à la vie traditionnelle, à leurs valeurs, à leurs coutumes qui leur permet de survivre. La vie spirituelle extrêmement riche de cette ethnie compense toute la pauvreté et la rudesse de leur vie matérielle. Les Dogons, aujourd'hui encore, témoignent d'un attachement solide à leurs croyances ancestrales. Le fétichisme bat encore son fort, intouché par d'autres religions. Partout, s'élèvent des fétiches couverts de sang et de bouillie de mil séchée, témoins des derniers sacrifices.

Le monde dogon est peuplé de mythes. Pour eux, la science est inutile. Ils expliquent les Télems en disant qu'ils étaient des magiciens, qui pouvaient faire monter d'elle-même la boue pour construire leurs maisons dans les grottes, et qu'ils étaient des hommes-oiseaux, ce qui simplifiait leur montée à ces grottes. L'homme le plus âgé du village, l'Hogon, devient par le fait même de son âge, un personnage plus spirituel que réel. Tous croient que cet homme ne se lave jamais. En effet, c'est un serpent qui vient le lécher chaque nuit. Et ce serpent a sa maison dans chaque village.

Le peuple dogon est un peuple fier, unique au monde, qui a pris conscience de son unicité. En effet, les Dogons ne s'étonnent plus de voir défiler dans leurs villages des milliers de touristes chaque année. Cette présence n'a pourtant guère changé leur vie: quelques hommes vendent des souvenirs, les enfants mendient quelques sous. Mais pour l'instant, la vie des Dogons demeure encore presque intouchée par la présence blanche. L'environnement difficile dans lequel ils se sont installés il y a des centaines d'années n'a pas changé; ils font toujours face aux mêmes défis pour y survivre; et ils y parviennent.

BRAMEMENTS D'HIVERS

Quossé tu penses ¿

Propos recueillis par
Marie-Noël Shank

L'Orignal a posé à quelques étudiants et étudiantes une question brûlante, profonde, angoissante, exaltante, mystifiante et sept rats :

Quelle est la qualité que vous appréciez le plus chez une personne:



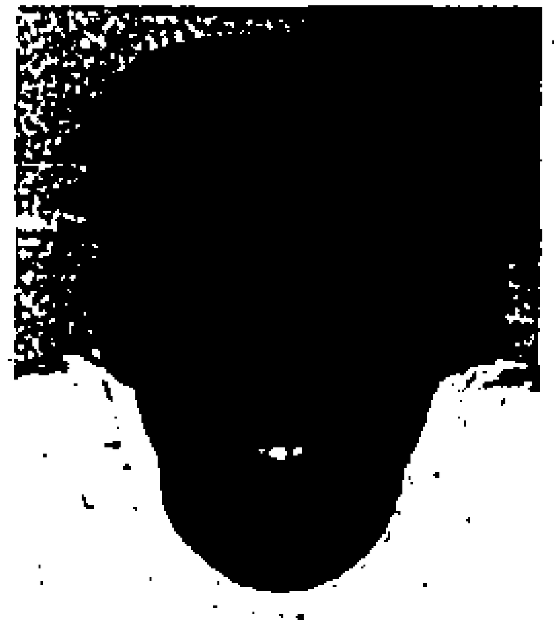
Daniel Roy
4e année
Psychologie
C'est privé ça!!! C'est plusieurs choses... Une personne qui est capable de jaser de bien des choses, qui veut vivre bien des aventures, qui est connaissante. C'est aussi quelqu'un qui a de la tendresse et de la chaleur humaine.



Jeanne Taillefer
3e année
Commerce
J'aime quelqu'un qui est sociable et qui s'arrange bien avec les autres. Quelqu'un qui a une certaine facilité à s'exprimer et qui est un peu aventureux.



Lisanne Cloutier
1ère année
Éducation
Une bonne personnalité en général, et aussi un bon sens de l'humour.



Daniel J. Landry
3e année
Chimie
Le sens de l'humour, c'est important.



Daniel Léger
2e année et demi
Commerce
L'intelligence!!!!



Mireille Ménard
1ère année
Anthropologie
Être capable d'accepter les gens comme ils sont. Ne pas avoir de préjugés par rapport à la race, à la langue, au sexe, etc...

Chansons pour toutes sortes de mondes

Quand la plume chatouille...

Michel Latraverse est mieux connu sous son nom de plume : "Plume". Voici donc un des artistes, poètes et musiciens les plus prolifiques du Québec. Depuis près de vingt ans, il incarne le personnage du poète ivrogne qui fréquente avec disance les tavernes populaires et les motards les plus louches.

Alain Harvey

Mais ne vous laissez pas tromper par cette façade. Car derrière le personnage, il y a un homme sensible et direct qui n'a pas peur d'utiliser une gamme d'images fortes et originales pour dire ce qu'il veut. Au cours des années, on a fredonné ses chansons comme un blasphème qu'on se permettait, puisque quelqu'un d'autre l'avait écrit.

PLUME LATRAVERSE



Son dernier album "Chansons pour toutes sortes de monde" est fidèle à la tradition. Il sait dire tout haut ce que bien du monde pense tout bas. En tout, on retrouve vingt-neuf chansons (pour toutes sortes de monde) toutes plus surprenantes les unes que les autres.

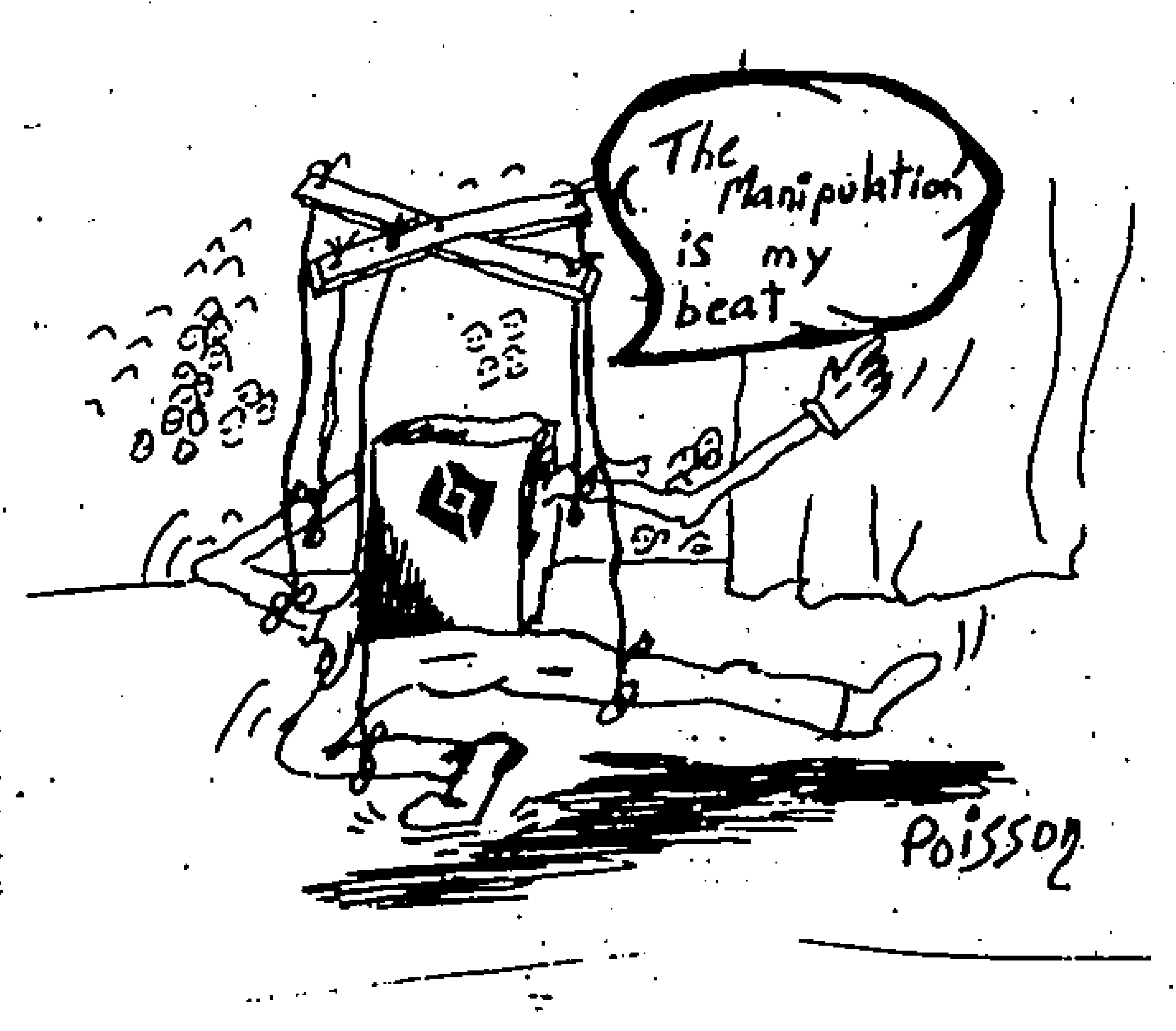
On découvre des chansons à engagement politique à la Plume. Et il n'y va pas de main morte. Tour à tour, il nous expose ses opinions sur, l'euthanasie, la religion, l'environnement, les familles à demi-frères et demi-soeurs, l'avortement, le développement urbain

On retrouve sa verve légendaire (plus puissante que jamais!), des arrangements musicaux surprenants et variés, passants du rock au jazz, au blues et à la ballade (de Sandale et Gandhi), toujours joués avec virtuosité.

Je vous recommande fortement ce nouvel album de Plume qui est disponible en cassette et en disque compact dans les magasins de disque de la région. Vous vous en régalerez.

Le symposium de Killarney

Non-événement de luxe pour larrons en foire



A l'Université d'Ottawa, l'occasion pour les administrateurs de se frotter le lard en un lieu reculé est chose courante.

Jean-Charles Cachon

La pratique habituelle est de louer quelques dizaines de chambres de luxe en un lieu reculé (Montebello, par exemple) durant deux jours. On y discute stratégie au milieu de repas bien arrosés, histoire de développer un sens de l'unanimité propre à des larrons en foire.

Voici que le Guide-par-intérim de Laurentian a fait de même cette fin de semaine dernière. La rencontre des génies a eu lieu au Killarney Mountain Lodge. Comme à Ottawa, c'est le contribuable (l'étudiante ou l'étudiant) qui paie. La facture sera de l'ordre des 20 000 dollars.

Pour faire quoi? Au nom de qui? La francophonie n'y est pas représentée, les seuls "francofounes" présents étant des collaborateurs d'une administration-croupion-par intérim ou des personnes intimidées par cette dernière (professeurs non permanents), plus quelques naïfs manipulés à souhait. Les étudiants sont absents (sauf la SGA-collabo, qui a milité contre les professeurs depuis un an). Que reste-t-il? Les clients habituels de la clique illégitime qui dirige Laurentian.

Profiteurs et manipulateurs

Peu importent les vaticinations de cette bande de mégalomanes, la fin de semaine de Killarney n'aura été qu'un moyen pour ses membres de profiter du système aux dépens de la communauté et, plus particulièrement, des Franco-Ontariennes et des Franco-Ontariens. Nous avons eu Villefranche, voici Killarney. L'incurie et le gâchis continuent. A quand le campus sur la Baie Georgienne?

Pourtant, située au coeur d'une région où les minorités françaises et amérindiennes (Ojibway) sont fortement présentes, Laurentian University aurait pu attendre l'avènement d'un nouveau recteur pour engager une telle action. Elle aurait dû organiser des consultations préparatoires auprès des communautés qu'elle dessert. Cependant, ni l'ACFO, ni la SULFO, ni les organisations autochtones n'ont été consultées ou invitées. Le non-événement de Killarney apparaît pour ce qu'il est: une manoeuvre de manipulation de l'opinion de la communauté universitaire. Le but étant d'asseoir une administration intérimaire incompétente, comme légitime.

Cette manoeuvre a échoué: elle a été dénoncée comme étant illégitime par le syndicat des professeurs. Elle a été rejetée comme étant inacceptable par l'AEF et par la communauté universitaire d'expression française. Les autochtones restent stoïques devant ces chicanes de blancs.

Une initiative qui a choqué

Le Symposium carnavalesque des délurés

Le Symposium "Les enjeux des années 90" qui a eu lieu du 12 au 14 octobre 1990 au Killarney Mountain Lodge s'est tenu sous le signe du simulacre.

Didier Kabagema

En effet, les participants ont dû porter le masque de la sérénité tout en sachant que gronde une fronde sourde à propos de ce colloque. Fronde assez bien exprimée par l'Association des professeurs de l'Université Laurentienne qui a boycotté la réunion à huis clos. Certaines mauvaises langues pourraient voir là la rancune d'un corps professoral remis à peine d'une grève qu'ils n'ont peut-être pas complètement gagnée.

Cependant la raison fondamentale du boycottage du syndicat des professeurs est l'intérimat qui prend racine au onzième étage. Personne ne se permettrait d'insinuer (même pas moi) que ce qui pousse au sommet de l'édifice Parker est de la mauvaise herbe mais l'étendue de divers intérimats semble semer une sorte de zizanie au sein de l'Université.

Ni femmes, ni francophones

Le Symposium qui a eu lieu dans un chalet éloigné des oreilles indiscrètes est singulier à bien des égards. En effet, les universités fédérées n'ont pas été invitées (Huntington, Thorneloe et celle de Sudbury) ni les collèges affiliés (Nipissing, Algoma, et Hearst). Il n' y a pas eu la participation des regroupements de femmes de l'Ontario ni de l'Association canadienne française de l'Ontario (ACFO).

La présence à ce Symposium des représentants de la communauté francophone de l'Ontario n'a peut-être pas été jugée importante aux yeux des organisateurs. Pour être à la pointe du progrès, nos organisateurs marchent sur la pointe des pieds en se réunissant à huis-clos avec des invités triés sur le volet.

Boycottage par l'AEF

Bien sûr, l'Association des Étudiants Francophones (AEF) comme elle l'a précisée dans le numéro précédent de l'Orignal déchaîné, a décidé de boycotter cette réunion et cela sans s'être concertée avec le syndicat des professeurs. Les raisons de ce boycottage, quoique différentes de celles du syndicat, sont reliées malgré tout au malaise général qui s'est instauré dans cette université.

C'est tout d'abord notre façon de manifester notre mécontentement face au taux des cours offerts en français à la "Laurentian", taux qui reste faible après trente années d'existence. Nous sommes convaincus qu'en 1990, il est possible d'étudier totalement en français en Ontario. L'exemple, à ce sujet, est l'Université de Moncton au Nouveau-Brunswick, mise sur pied depuis déjà une vingtaine d'années.

Ces boycottages ont, je l'espère, fait réfléchir les participants au Symposium sur l'évidence d'un mal persistant au sein de son institution. Un mal qu'elle a voulu jusqu'à ce jour ignorer.

Pas de raison d'être

On ne s'éternisera pas sur les raisons du boycottage de ce Symposium par l'A.E.F. car cela a déjà été expliqué dans la lettre ouverte à monsieur le Recteur, dans l'Orignal dernier. Dans tous les cas, il n'est pas étonnant que ce colloque connaisse des détracteurs. J'irai jusqu'à dire que ce colloque n'a jamais eu sa raison d'être. Décider du devenir d'une institution avec un recteur sur le perron de la porte de sortie et avec certains des administrateurs contaminés aussi par l'intérimat frise l'absurdité des plus grandes pièces d'Ionesco.

Dans toute institution qui se respecte, on ne discute point d'enjeux futurs avec des organisateurs en passation de pouvoir. A moins que ceux qui dirigent cherchent à redorer leur image.

Une citation de Charles... De Gaulle à conseiller à nos administrateurs: "Face aux périls, le salut n'est que dans la grandeur."

Je m'abonne!

Bon. Ça y est. Je mets fin à cette procrastination et puis je m'abonne à l'Orignal déchaîné. Comme ça, je pourrai recevoir chez moi les nouvelles et opinions de la communauté laurentienne et sudburoise. J'aurai ma fenêtre sur le monde en français.

J'envoie tout de suite mon chèque de 20 $ pour 12 parutions à l'Orignal déchaîné, C-306B, Edifice des classes, Université Laurentienne, Sudbury (Ontario) P3E 2C6

J'invite l'Orignal chez moi!

Nom : ____________________

Rue : ____________________

Ville : ____________________

Province (pays) : ____________________

Code postal : ____________________



GOW

Ça tanne Simon Grondin, professeur de psychologie, que les gens quittent les salles de cours sans éteindre les lumière C'est du gaspillage!!!!

la Salle d'urgence

entrée : 2 $ (membre AEF ou Carrefour) 4 $ (non-membre)

jeudi 25 octobre, 20 h :

FÊTE DES CITROUILLES

(danse de l'Hallowe'en)

disc-jockey : France Bernier

jeudi 1er novembre, 20 h :

TÉREZ MONTCALM

Ces soirées ont lieu à la Salle Richelieu du Carrefour francophone, 20 chemin Ste-Anne.
Elles sont autorisées en vertu d'un permis d'occasion de la Régie des Alcools de l'Ontario.
Les profits serviront à organiser de futures activités.

AEF

le carrefour francophone